

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

Publication Hebdomadaire Illustree, paraissant tous les samedis

VOL. I. No. 8.

MONTREAL, SAMEDI, 27 JUILLET, 1895.

LE No. 5 CENTS.

LES
DRAMES
DE
PARIS



R
O
C
A
M
B
O
L
E

PREMIERE PARTIE
L'HERITAGE MYSTERIEUX

L'ILLUSTRATION POPULAIRE,

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTREE,

Paraissant tous les samedis, délivrée le Jeudi dans les dépôts.

Abonnement: un an.....\$2 50
six mois..... 1 25
le numéro..... 0 05

LE SYNDICAT MONT-ROYAL,

Editeur et Propriétaire.

N. B.—Nous ne mettons aucuns titres ni dates dans le texte afin de ne pas nuire à ceux qui désirent le faire brocher ou relier. Nous brocherons gratuitement tous les 6 mois, les copies parues à tous ceux qui nous les feront parvenir.

C'est une occasion unique d'enrichir votre bibliothèque de magnifiques volumes illustrés; chaque volume de 505 pages et 78 magnifiques gravures.

Pour les annonces s'adresser

Bell Tel. 6256

Aux Editeurs,

968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

Voici les principaux Chapitres qui figurent dans ce chef d'œuvre.

L'Heritage mystérieux.

Le Club des Valets de Cœur.

Exploits de Rocambole.

La Revanche de Baccarat.

Chevaliers du clair de lune.

Le Testament de Grain-de-Sel.

Résurrection de Rocambole.

Dernier mot de Rocambole.

Les misères de Londres.

Les Démolitions de Paris.

La orde du Pendu.

Le Retour de Rocambole.

AVIS

Nous expédierons les premiers Nos. à tous ceux qui nous feront parvenir leur adresse, soit par carte Postale, ou par Téléphone, à raison de 5 cts le numéro.

TEL. BELL, 6256.

BUREAU 968 RUE ONTARIO

MONTREAL.

Arthur Robinault,

FERBLANTIER, PLOMBIER, COUVREUR

× × × × ET × × × ×

Poseur d'appareils a gaz, × ← ×

× → × Et a eau chaude, Etc., Etc

Toutes commandes exécutées avec soin et promptitude, et à prix très réduits.

223B AVENUE PAPINEAU,

MONTREAL.

L. ROY,

PHOTOGRAPHE,

1162 RUE ONTARIO,



SPECIALITES:

PORTRAITS ZINC

PORTRAITS CABINETS

PORTRAITS C. D. V.

PORTRAITS MONTELLO

Agrandissements de tous genres en photographie

N. B.—M. Roy se charge de faire toutes ouvrages en photographie, avec soin, promptitude et à des prix modérés.

UNE VISITE EST SOLLICITEE.

DANS LE No. 8

IL EST QUESTION DE

Joseph Fipart dit

ROCAMBOLE



M. de Besupréau.



cipitamment et avant que Léon eût pu, comme lui, voir les nouveaux venus.

Ces deux hommes portaient la livrée; mais on eût facilement reconnu en eux les deux garnements qui déjà avaient voulu faire un mauvais parti à Léon, le jour du dîner à Belleville, c'est-à-dire Nicolo et le serrurier.

Nicolo avait dû faire diligence pour arriver aussi promptement et embaucher le serrurier en passant; car il avait précédé Colar au cabaret, et s'était caché dans les environs lorsque celui-ci arriva en compagnie de Léon.

Ce dernier entendit alors Rocambole leur dire:

— Ces messieurs sont ici chez eux, ils peuvent faire tout ce qui leur plaira, le bruit n'est pas défendu.

— Même cussier les boutelles?

— En les payant, oui, m'sieur.

Et Rocambole s'en alla.

— Sais-tu, dit alors Colar bas à Léon, que c'est une maison commode, celle-ci; on y assassinerait les gens que personne ne le saurait.

Léon regarda son interlocuteur avec étonnement.

Colar souriait d'une sorte de rire sinistre qui donnait à sa physionomie une expression étrange.

— Oui, poursuivit-il: supposons qu'un homme soit assassiné ici, je veux dire étranglé... la rivière est à deux pas... et les roues de la machine tournent toujours... Eh bien! on prend l'homme déjà mort, on le porte sous la machine, une roue le saisit, le broie, et maintenant constatez donc que sa mort est le résultat d'un crime ou d'un accident... C'est difficile.

— En effet, balbutia Léon tout étonné de la tournure que prenait la conversation.

— Ohut! dit Colar, étonné...

Dans le cabinet vert, Nicolo disait au serrurier:

— Vois-tu, l'enfant, pour tortiller proprement un homme, ce n'est pas plus malin que ça... On lui prend le cou entre ses dix doigts, et puis on appuie le pouce juste sur la pomme d'Adam, tu sais? On appuie un coup sec, bien fort... et v'la tout, l'homme est flambé!

— Ah! tu crois que c'est le bon moyen? demanda le serrurier.

— Je l'ai essayé plusieurs fois... Il m'a toujours réussi, répliqua froidement Nicolo.

On entendait à travers les fentes de la cloison ce qui se disait d'un cabinet à l'autre, comme si la cloison n'eût pas existé.

Léon regarda Colar et lui dit:

— Cet homme est donc un assassin?

— Peut-être répondit l'ancien forçat avec calme, c'est selon.

— Comment! c'est selon.

— Se débarasser des gens qui vous gênent n'est pas, après tout, un bien grand crime.

Et comme Léon stupéfait se demandait si déjà il n'était pas un peu ivre, Colar poursuivit:

— Ainsi toi, par exemple, supposons que tu me gênes...

— Moi! s'écria l'ouvrier encore sans défiance.

— Histoire de causer, censément. Mais supposons toujours...

— Soit, dit Léon avec distraction, et songeant toujours à Corise.

— Tu es l'ami, je continue à supposer, de gens qui m'embêtent... ton comte de Kergaz, par exemple!

Léon tressaillit et regarda Colar avec inquiétude.

— Tu le connais donc? dit-il.

— Oui, pour t'avoir entendu parler de lui.

— Eh bien! comme le comte de Kergaz et toi vous m'embêtez... je continue à supposer...

Cette fois l'ouvrier attaché sur Colar un regard plein d'anxiété; ces paroles lui semblaient étranges.

— Ce qui me gêne, poursuivit Colar, toujours d'un ton léger et railleur, c'est votre connaissance... J'ai mes raisons

pour cela, moi... mes vraies raisons... Eh bien! je t'amène ici... un soir comme aujourd'hui.

— Colar, dit Léon ému, tu me fais là une bien singulière plaisanterie, au lieu de me parler de Corise.

— Ah! oui, dit Colar ricanant toujours, je l'oubliais un peu, ta Corise.

— Je ne l'oublie pas, moi... C'est bien ici que tu l'as vue?

— C'est possible...

— Comment! c'est possible?

Et Léon Rolland se leva à demi et enveloppa Colar d'un coup d'œil soupçonneux.

— Ma foi! répliqua celui-ci avec calme, et si je t'ai amené ici, c'est que j'avais mes raisons...

Colar frappa à la cloison du cabinet vert et cria:

— Ohé! les amis, nous tenons le pigeon, enfin, et, cette fois, ce ne sera pas comme à Belleville.

Et tout aussitôt Léon Rolland, stupéfait de cette exclamation subite, vit la porte s'ouvrir et Nicolo et le serrurier entrèrent, ayant aux lèvres un sourire qui était un arrêt de mort!

L'apparition de ces deux hommes, jointe aux sinistres paroles de Colar, produisit sur Léon Rolland l'effet de la foudre.

Il reconnut en eux, sur-le-champ, les deux drôles qui l'avaient insulté, et l'eussent maltraité sans l'intervention d'Armand; il comprit que Colar était un traître, que Corise n'était point à Bougival, et qu'il était tombé dans un piège-apens... Il devina enfin qu'il était perdu.

Cependant, et obéissant en cela à l'instinct puissant de la conservation, il s'arma d'un couteau qui était sur la table, et fit un saut en arrière pour faire face à ses trois ennemis.

Léon était un robuste gargon, grand et bien bâti; il pouvait, à la rigueur, se défendre contre trois hommes, si ces trois hommes n'avaient pas d'autres armes que lui.

— Ah! misérable! dit-il à Colar, tu veux m'assassiner!

— Tu me gênes, répondit laconiquement Colar.

Et s'adressant à ses complices, il ajouta:

— Le petit veut jouer du couteau, c'est bien, on en jouera. Mais il aura mieux valu l'étrangler; il ne reste pas de traces, après, la noyade.

Le cabinet jaune était une pièce large de six pieds carrés, au milieu de laquelle était la table servant aux consommateurs. La fenêtre faisait face à la porte.

En se réfugiant vers la fenêtre, Léon Rolland avait donc la table pour rempart entre ses agresseurs et lui.

Il s'adossa à la fenêtre, brandit le couteau dont il s'était armé et s'empara en même temps d'une chaise pour s'en faire un bouclier.

L'ouvrier, naturellement doux et timide, était devenu intrépide en présence de la mort.

— Approchez, leur cria-t-il, approchez; j'en tuerai bien un au moins!

Colar et ses deux acolytes s'étaient bien attendus, sans doute, à cette résistance désespérée, et ils n'avaient point songé qu'un homme de l'âge et de la taille de l'ouvrier se laisserait égorger sans crier gare; mais ils hésitèrent cependant une minute et se prirent à le regarder comme la bête fauve mesure de l'œil la proie qu'elle va attaquer et combattre.

Léon faisait tourner son couteau au-dessus de sa tête et décrivait un moulinet effrayant.

— Petit, lui dit Colar, tu fais des bêtises pour rien; tu ne t'échapperas pas, sois tranquille, et tu peux bien renoncer à ne jamais revoir Corise. Il faut rester ici, mon ami, et se résigner à aller coucher au fond de l'eau.

— Au secours! cria l'ébéniste en voulant ouvrir la croisée.

Mais Nicolo, avec cette adresse merveilleuse des acrobates, s'était armé d'une bouteille et l'avait jetée à la tête de Léon.

Léon, atteint au front, fut étourdi d'un coup, poussa un cri étouffé et tomba sur ses genoux, laissant échapper le couteau.

Alors, d'un seul bond, le saltimbanque fut sur lui et l'enlaça dans ses bras robustes.

— Faut-il l'étouffer ? demanda-t-il.

— Non, répondit Colar... il faut l'étrangler, c'est plus simple !

Et Colar jeta à Nicolo un foulard de soie noire qui lui servait de cravate.

Léon, étourdi, mais non évanoui, cependant, se débattait encore et poussait des cris étouffés. La bouteille lui avait meurtri le visage et il était inondé de sang.

— Allons, dépêchons ! dit Colar... Je sais bien que nous sommes tranquilles ici et qu'on ne verra pas nous déranger ; mais c'est égal... il faut en finir.

Mais tandis que le serrurier et Nicolo étreignaient le malheureux ouvrier dans leurs robustes bras, Colar lui passa le foulard autour du cou et se mit en devoir de l'étrangler.

Mais soudain une ombre apparut derrière la croisée, une ombre plus opaque encore que les ténèbres de la nuit, et la croisée vola en éclats et une lueur se fit, rapide, sinistre, suivie d'une détonation et Colar, frappé d'un coup de pistolet, tomba à la renverse et cessa de serrer les deux bouts du foulard.

Quel était donc ce secours inattendu qui arrivait à Léon Rolland et l'arrachait à une mort certaine ?

XLIII

LE COUP DE PISTOLET

Nous avons laissé Armand de Kergaz montant en tilbury avec Guignon, et, guidé par lui, courant rue de la Lune, dans l'espoir d'y retrouver Léon Rolland. Mais, on s'en souvient, l'ouvrier était parti. Le comte et son compagnon se regardèrent.

— Que faire ? demanda le premier.

— Monsieur le comte, répondit Guignon, j'ai le pressentiment que mon pauvre ami court un grand danger avec cet homme, peut-être un danger de mort... Ce Colar a une figure de bandit.

— Eh bien ! dit Armand, il faut les retrouver. Ne t'a-t-il pas dit que ce Colar allait l'emmener à Bougival ?

— Oui, monsieur le comte.

— Allons à Bougival.

Et Armand, qui conduisait, fouetta son cheval, un cheval de race qui marchait avec la rapidité de la foudre.

À cette époque, le chemin de fer de Saint-Germain n'existait point encore ; il n'y avait donc, pour aller à Bougival, qu'une seule route, la route royale passant des Rueil et Port-Marly, et un seul moyen de locomotion, les voitures. Il était donc évident que si Léon Rolland était réellement entraîné vers Bougival par cet homme dont se défiait tant Guignon, il s'y rendrait par la route, à pied ou en voiture.

Le tilbury du comte fila comme une flèche jusqu'à la Madeleine ; mais là, Armand ralentit l'allure de son cheval, faisant réflexion judicieuse que celui qu'il voulait rejoindre pouvait être dans l'une des nombreuses voitures de place qui montaient la grande avenue des Champs-Élysées, et qu'alors il pourrait bien le dépasser ; tandis qu'en lui donnant le temps de dépasser Neuilly et de franchir la Seine, la route devenant à peu près déserte à partir de Courbevoie, et la présence d'un fiacre devant être assez insolite, il serait assuré de le rejoindre en rendant la main à son cheval.

Or, on exécutant cette manœuvre, le comte se disait en même temps :

— Ou Guignon se trompe et l'homme qui emmène Léon n'a aucun mauvais dessein ; et alors il a dit vrai, il a vu Cerise, et nous retrouvons Cerise nous retrouverons Jeanne peut-être... Ou les pressentiments de Guignon sont fondés ; et alors cet homme qui en veut à Léon ne peut-être qu'un agent de sir Williams, ou plutôt de l'infâme Andrea.

Et, dans ce cas, pensait Armand, je le forcerai bien à parler et à me dire où est Jeanne.

M. de Kergaz atteignit la barrière de l'Étoile en réfléchis-

sant ainsi, puis il rendit un peu la main à son cheval qui allonga le trot, et dix minutes après il atteignait le pont de Neuilly.

Comme il le traversait, Guignon lui montra une voiture qui gravissait la montée de Courbevoie au grand trot.

— Si c'est un fiacre, dit-il, il va bien vite.

Armand retint de nouveau son cheval et il ramena sur son visage le collet de son paletot et les bouts de son cache-nez, de façon à ne pouvoir être reconnu.

En même temps, Guignon enfonçait sa casquette sur ses yeux et passait par-dessus sa blouse la longue redingote du groom d'Armand, posée en travers sur le siège de derrière.

Cela fait, le comte pressa son cheval, atteignit le fiacre et le dépassa.

Il était à peu près nuit alors, mais Armand eut le temps d'envelopper d'un coup d'œil ce singulier fiacre jaune, que traînaient deux vigoureux chevaux, et de jeter un regard furtif à travers les glaces des portières. La lumière des lanternes se projetait au dedans, et Guignon dit vivement au comte :

— Les voilà ! c'est bien eux !

Armand reconnut Léon, et puis, tout à coup, il tressaillit.

— L'homme de la barrière ! murmura-t-il en envisageant Colar et en reconnaissant en lui le personnage qu'il avait surpris donnant ses instructions à Nicolo et au serrurier, le jour où ceux-ci insultèrent Léon Rolland, à Belleville.

Puis un lointain souvenir lui vint :

— J'ai vu cet homme-là ailleurs encore, se dit-il.

Et il fouetta son cheval, qui fila rapide comme la foudre, atteignit Nanterre dix minutes avant le fiacre jaune, et rangea son tilbury dans une ruelle sombre, aux environs de la route, de façon à n'éveiller aucun soupçon dans l'esprit de Colar, lequel, du reste, n'eût pu le reconnaître, car on n'apercevait qu'imparfaitement son visage. En outre, les fanaux du tilbury, suspendus au paraorotte, n'éclairaient point en arrière et laissaient dans l'ombre la caisse du véhicule.

Et puis Armand avait passé comme le vent.

Tandis qu'il attendait que le fiacre jaune le dépassât à son tour et perdit ses traces, le comte disait à Guignon :

— Cet homme avec qui est Léon Rolland est un misérable traître, et bien certainement il l'entraîne dans un piège ; mais, pour le secourir, il faut attendre le moment convenable, il faut arriver à l'heure du péril... pas avant.

Et M. de Kergaz se frappa de nouveau le front, et dit tout à coup :

— Ah ! je me souviens... cet homme est venu chez moi un soir... il y a deux mois... il venait me chercher... il m'a conduit chez le baron Kermor de Kermarouët...

Un monde d'idées confuses se pressait dans la tête d'Armand.

— J'y suis... j'y suis, pensa-t-il ; cet homme vivait chez le baron, cet homme est le complice de sir Williams !

Et alors M. de Kergaz ne songea plus seulement à sauver Léon, il songea à s'emparer de Colar et à lui faire avouer, le pistolet ou le poignard sous la gorge, où sir Williams avait conduit Jeanne.

Le fiacre passa au grand trot, et traversa Nanterre.

— Il faut les suivre, dit Armand, qui fit éteindre les fanaux de son tilbury, les suivre à distance, et ne point les perdre de vue un seul instant.

Le fiacre jaune roulait toujours ; il gagna Rueil qu'il traversa dans toute sa longueur le parc de la Malmaison, et ne s'arrêta que sur la chaussée de Bougival, un peu au delà de la rue qui monte à l'église.

M. de Kergaz, une seconde fois, quitta la route pour une rue adjacente, tandis que Guignon sautait lestement à terre, et, avec l'agilité d'un chat, se prenait à courir après le fiacre et arrivait à dix pas de lui.

C'est alors que, couché à plat ventre, il entendit Colar dire à Léon Rolland :

Il vaut mieux descendre ici. Dans le cabaret où nous allons ce serait drôle de nous voir arriver en voiture.

Guignon les vit mettre tous deux pied à terre ; puis il entendit renvoyer le cocher, et remarqua qu'on ne le payait pas ; et tandis que le fiacre tournait et reprenait la route de Paris, au même temps que Colar et Léon se mettaient en marche vers le cabaret tenu par la veuve Fipart, le jeune ouvrier débroussa chemin et rejoignit M. de Kergaz.

— Venez, monsieur le comte, dit-il, venez ! Ils vont au cabaret rouge.

Armand jeta les rênes à son groom, arma ses pistolets, qu'il emportait toujours avec lui, et suivit Guignon.

— Qu'est-ce que le cabaret rouge ? demanda-t-il.

— Un méchant bouchon, bien mal famé, monsieur, répondit tout bas Guignon, qui savait son Bougival par cœur.

Il est tenu par une femme qui a été souvent en prison et qui qui vit avec un misérable saltimbanque, un forçat libéré, dit-on. Quand la police cherche quelqu'un par ici, c'est toujours là qu'elle va tout d'abord.

— C'est là qu'il faut aller, nous aussi, dit Armand.

Ils arrivèrent à trente pas du cabaret, dix minutes environ après que Colar et Léon Rolland y eurent pénétré, et là ils s'arrêtèrent.

Malgré l'obscurité de la nuit, Guignon, qui avait des yeux de chat, passa une minutieuse inspection des lieux.

Le cabaret, nous l'avons dit, était une misérable maison peinte en rouge et isolé sur la chaussée loin des autres habitations, comme un maudit qu'on tient à l'écart. Sa porte principale donnait sur le chemin de halage ; mais une autre petite porte le mettait en communication avec une cour entourée d'un vieux mur facile à escalader. Le premier et unique étage de la maison était peu élevé. La fenêtre du cabinet jaune, sur la cour.

Sous cette dernière, par hasard, était amoncelé un énorme amas de javelles et de broussailles, la provision de bois de la veuve Fipart.

Armand et son conducteur se glissèrent jusqu'à la porte, éteignant le bruit de leurs pas et retenant leur haleine.

La porte avait été reformée par Colar ; mais, à travers ses ais mal joints, le comte aperçut Léon Rolland, son faux ami, la veuve Fipart, dont l'ignoble figure le frappa, et Rocambole, le vaurien à mine éveillée et cynique.

Peut-être, obéissant à un premier moment de réflexion Armand allait-il pousser cette porte et entrer, puis marcher droit à Colar, le saisir au collet et le forcer à se trahir, — si un bruit de pas ne se fût fait entendre derrière eux, à une faible distance.

Instinctivement, Guignon et le comte quittèrent la porte et se jetèrent derrière des planches et des solives entassées devant le cabaret.

Deux hommes s'avancèrent et causaient à voix basse.

— Pour cette fois, disait l'un, son affaire est bonne, il ne mourra que de ma main.

— C'est bien assez de l'avoir raté à Belleville...

A ce mot de Belleville, M. de Kergaz, qui entendait ce colloque, devina que c'étaient les mêmes chenapans aux mains de qui il avait déjà arraché Léon,

Nicolo et le serrurier entrèrent dans le cabaret, et Guignon et le comte se glissèrent de nouveau vers la porte.

— Ah ! vous voilà, dit la veuve Fipart adressant au serrurier c'est pas malheureux ! Il y a longtemps qu'on vous cherche. Colar est arrivé ici, il y a au moins une heure, m'apporter les ordres du bourgeois.

— Sont-ils venus ? demanda Nicolo.

— Oui, je leur ai donné le cabinet jaune.

Rocambole redescendait alors en chantant. Il échangea un regard et des signes mystérieux avec les nouveaux venus, puis il leur dit :

— Venez, le pigeon est en haut.

Guignon se pencha alors à l'oreille du comte :

— Ils vont l'assassiner, monsieur, dit-il si nous ne nous hâtons.

Armand allait enfoncer la porte d'un coup de pied, et faire irruption dans la salle, mais Guignon le retint.

— Pas par là, dit-il.

Et il lui fit tourner la maison et lui montra la clarté qui s'échappait de la croisée du cabinet jaune.

— C'est là qu'est Léon, dit-il.

— Guignon était leste et souple, il escalada le mur de la cour.

Armand le suivit, et tous deux se mirent en devoir de se hisser sur le monceau de javelles qui arrivait presque à la hauteur de la croisée.

Mais si rapide que fut cette escalade, Léon Rolland était déjà en péril, et lorsque Armand se dressa contre la croisée, le malheureux ouvrier, atteint à la tête par la bouteille, tombait sur ses genoux, et Colar était en train de l'étrangler, pendant que Nicolo et le serrurier l'étréignaient dans leurs bras. M. de Kergaz n'eut donc pas le temps de la réflexion, il enfonça la fenêtre d'un coup de poing, ajusta Colar et fit feu. Atteint en pleine poitrine, Colar tomba.

En même temps, Nicolo et le serrurier épouvantés, car ils étaient aussi lâches que féroces, abandonnèrent la victime dont le visage était couvert de sang, et se réfugièrent à l'autre extrémité de la pièce.

Armand enjamba la croisée, et son second pistolet à la main, sauta dans la chambre.

— L'homme de Belleville ! murmura Nicolo qui reconnut le comte sur-le-champ, et se précipita dans l'escalier, fermant la porte derrière lui à double tour, espérant ainsi pouvoir gagner le dehors et fuir.

En bas, la veuve Fipart et Rocambole étaient fort tranquillement attablés en face l'un de l'autre, jouant au *bezique*.

Au moment où le coup de pistolet se fit entendre, la veuve tressaillit, mais Rocambole jeta avec calme ses cartes sur la table, et dit :

— Le voilà flambé ! C'est embêtant de jouer comme ça à propos de bottes !

Et cette oraison funèbre terminée, Rocambole reprit ses cartes en disant :

— Allons ! maman, faites donc attention à votre jeu, j'en marque quarante d'atout...

Mais les pas précipités de Nicolo descendant de l'escalier quatre à quatre interrompirent le vaurien, et la veuve Fipart, encore émue, vit apparaître son illégitime époux, l'œil hagard le visage bouleversé en lui disant :

— Nous sommes propos ! Colar est mort... L'homme de Belleville... le comte... tu sais ?... Je me sauve... tâche de t'en tirer.

Et Nicolo ne fit qu'un bond au dehors et disparut dans les ténèbres, laissant Rocambole et la veuve Fipart muets d'étonnement et se demandant l'un à l'autre l'explication de cette étrange scène.

— Nous sommes perdus ! murmura la veuve, qui avait déjà tant de méfaits sur la conscience qu'elle ne redoutait rien tant qu'un esclandre.

Mais Rocambole avait repris son sang-froid.

— As pas peur, maman ! dit-il, Rocambole est là ! Il peut bien se commettre un assassin chez toi sans que, pour cela, ce soit ta faute... Evanouis-toi... ça fait bien et ça prouve l'innocence...

Et l'enfant, qui était intrépide, se mit à gravir l'escalier, criant, à tue-tête :

— Au voleur ! à l'assassin !

Et comme la porte du cabinet jaune était fermée, il l'enfonça et se trouva en présence du comte de Kergaz.

Le comte était penché sur Colar à demi mort, et Léon Rolland, qui avait retrouvé son courage et sa force à ce secours inespéré, s'était emparé du serrurier qu'il avait renversé sous lui, et sur la poitrine duquel il appuyait son genou.

En voyant apparaître Rocambole, Guignon, simple spectateur jusque-là, se précipita sur le jeune cabaretier.

— Au voleur ! à l'assassin ! répéta le jeune bandit, qui voulut fuir et devina qu'il ne faisait pas bon pour lui en ce lieu.

Mais Guignon l'atteignit, et bien qu'il fût malingre et chétif et que le jeune vaurien fût fort et bien découpé, il l'enlaça de ses bras et de ses jambes en même temps, et le fit tomber.

— Au voleur ! à l'assassin !... hurla Rocambole.

Mais Guignon ramassa le couteau que Léon avait laissé échapper quelques minutes auparavant et le lui appuya sur la gorge.

— Si tu cries encore, si tu bouges, lui dit-il, je te tue !

— Puisque tu es brutal, on se taira ! murmura le vaurien, qui ne perdit rien de son atroce sang-froid et se tint tranquille.

Pendant ce temps, et tandis que le serrurier, à demi étouffé par Léon, roulait autour de lui des yeux hagards, M. de Kergaz était penché sur Colar.

Le lieutenant de sir Williams était mortellement blessé, mais il avait conservé toute sa présence d'esprit :

— Bien joué ! murmura-t-il en regardant Armand avec une expression de haine et d'étrange et féroce joie ; vous avez la partie belle... mais elle n'est pas gagnée... le capitaine me vengera !

— Misérable ! disait Armand, mourras-tu donc comme un chien sans avouer tes crimes, sans t'être repenti ?

— Vous ne saurez rien... balbutia Colar.

— Au nom de Dieu qui va te juger, supplia M. de Kergaz, où est Cerise ?

— Ah ! ah ! ricana le moribond, vous voulez le savoir, monsieur ? Eh bien, Jeanne est la maîtresse de sir Williams !... Vous ne saurez rien...

Et après avoir prononcé ce mensonge, Colar rendit un flot de sang, fit un mouvement convulsif et expira.

Colar emportait son secret avec lui.

Alors M. de Kergaz alla au serrurier et lui appuya son pistolet sur le front :

— Dis ce que tu sais, lui ordonna-t-il, ou je te tue.

Le serrurier ne savait rien du secret. Agent subalterne dans ce grand drame conduit par le baronnet, il n'avait pas été jugé digne de recevoir la moindre confiance. Il ignorait même que douze millions fussent l'enjeu de cette partie ténébreuse.

Il balbutia, demanda grâce, et finit par dire :

— Je ne sais rien, moi ; mais puisque Colar ne veut pas parler, le petit doit savoir quelque chose, lui...

Et le serrurier désignait Rocambole, tenu immobile sous le genou de Guignon, qui le menaçait de la pointe du couteau. Rocambole entendit, et il dit avec ce sang-froid qui ne s'était pas démenti un seul instant :

— Je sais tout, moi !

Armand jeta un cri.

— Je sais où elles sont, répéta Rocambole.

— Parle donc alors, lui dit Guignon en lui appuyant son couteau sur la poitrine.

— Non, regarda le comte : Armand l'arrêta d'un geste.

— Attends, dit-il, peut-être se décidera-t-il à parler.

Et M. de Kergaz dit au vaurien :

— Est-ce de l'argent qu'il te faut ?

— Oui, m'sieu ; autrement tuez-moi... La vie sans le sou est embêtante.

— Combien te faut-il ?

— Dix louis d'abord.

— Les voilà, dit Armand jetant sa bourse à terre.

— A présent, lâchez-moi.

Sur un signe du comte, Guignon laissa Rocambole se relever.

L'enfant était calme et froid comme s'il se fût agi pour lui d'une parti de bouchon. Il regarda Armand et lui dit :

— Colar a menti ; sir Williams a enlevé la personne que vous cherchez, mais elle n'est pas sa maîtresse... elle ne veut pas.

— Où est-elle ?... Parle donc ! demanda le comte vivement.

— A dix minutes d'ici, dans une maison où on la garde prisonnière ; je vais vous y conduire.

— Allons ! dit M. de Kergaz bouillonnant d'impatience.

— Il faut franchir la passoirelle de machine, poursuivit Rocambole. Suivez-moi.

Le vaurien mit dans sa poche la bourse d'Armand, fit un pas vers le seuil, puis se retourna :

— Monsieur le comte, dit-il, j'imagine que vous serez raisonnable... Cela vaut plus de dix louis.

— Si je retrouve Jeanne, tu en auras cinquante.

— Voilà qui est parler ! dit-il.

Armand, Guignon et Léon Rolland le suivirent.

Ce dernier avait lâché le serrurier, en lui disant :

— Si jamais tu te trouves sur mon chemin, méchante canaille, je t'engage à filer droit.

Et le serrurier s'enfuit.

Guignon tenait toujours Rocambole au collet.

— Es-tu bête ! lui dit l'enfant ; as-tu donc peur que je m'échappe ? Je veux gagner les cinquante louis, moi !

En traversant la salle basse, ils virent la veuve Fipart qui feignait l'évanouissement, fidèle aux injonctions de Rocambole, en qui elle avait pleine confiance.

— Pauvre maman ! dit-il, elle a eu bien peur...

Et il ajouta d'un air moqueur et sentimental à la fois :

— Faut que je l'embrasse !

Il se pencha sur la vieille femme, feignit de l'embrasser, et lui glissa rapidement ces mots à l'oreille :

— File vite, maman... je vas leur jouer un tour... ils ne sauront rien...

La vieille ne fit aucun mouvement et parut réellement évanouie.

Rocambole passa, montrant le chemin au comte, et tirant après lui Guignon qui s'obstinait à ne point le lâcher.

— Les deux femmes, mademoiselle Jeanne et puis mademoiselle Cerise, dit-il, sont dans l'île... vous allez voir... dans la petite maison...

Il s'engea sur la passerelle de la machine, et dit à Guignon :

— Marchez droit, camarade ; si vous tombez à l'eau, vous boiriez un fameux coup.

— Marche droit toi-même, dit Guignon.

— Savez-vous nager ? demanda Rocambole.

— Non, répondit l'ouvrier.

— Quelle mauvaise chance ! murmura Rocambole.

En ce moment, ils atteignirent l'extrémité de la passerelle et se trouvaient hors des roues ; le vaurien fit un brusque mouvement, se dégagea de l'étreinte de Guignon, lui donna un croc-en-jambe, et le précipita dans l'eau.

— T'as réellement pas de chance de te nommer Guignon, murmura-t-il.

Et comme l'ouvrier tombait à l'eau en poussant un cri terrible, Rocambole, qui nageait comme un poisson, s'écria :

— Adieu, m'sieu le comte, vous ne saurez pas où est Jeanne.

Et Rocambole s'élança dans la Seine, plongea à plusieurs reprises et disparut dans les ténèbres qui couvraient le fleuve, avant même que, stupéfait de tant d'audace, M. de Kergaz eût essayé de faire un mouvement.

L'enfant avait mystifié l'homme, et Rocambole, demeurant fidèle à sir Williams, échappait à Armand qui se trouvait assommé, grâce à la nuit, dans l'impossibilité de le rejoindre...

— Plus souvent ! avait murmuré le vaurien, qu'on perdra la tête parce qu'on a vu des couteaux et des pistolets, et qu'on traînera les secrets du capitaine à un philanthrope. J'aime pas ces gens-là, moi,

M. de Kergaz et Léon Rolland retournèrent en grande hâte au cabaret, comptant arracher à la vieille le secret si bien gardé par Rocambole.

Mais la veuve Fipart avait disparu.

Le cabaret était désert, et ne renfermait plus que le cadavre encore chaud de Colar.

XLIV

COMLOTS DE CHASSEURS

Tandis qu'Armand de Kergaz sauvait Léon Rolland d'une mort certaine, sir Williams faisait en Bretagne le siège du cœur de mademoiselle Hermine de Beaupréau, et il est temps de revenir aux événements qui suivirent son départ du château des Genêts.

Nous avons vu le baronnet sortir précipitamment du salon de la vieille baronne de Kermadec, feindre l'émotion la plus grande et remonter à cheval comme un homme qui fuit un immense péril.

Sir Williams, nous l'avons déjà dit, avait une connaissance approfondie du pays, bien qu'il ne l'eût point habité depuis longtemps, et il serait allé les yeux fermés au manoir, la propriété du chevalier de Lacy.

Il mit donc son cheval au galop, gagna les bois, et aperçut, au bout de vingt minutes, les tourelles du castel, qui se détachaient en vigueur sur le ciel éclairé par la lune.

Cependant, et bien que Kermadec fût situé à une très petite distance, sir Williams était bien certain que nul, au Manoir, et surtout le vieux chevalier, ne reconnaîtrait en lui le vicomte Andrea, et cette certitude prenait sa source dans deux motifs différents.

D'abord, il y avait dix ans au moins que le vicomte avait quitté le pays; il en était parti adolescent, les cheveux blancs et la lèvre imberbe; il y revenait homme, le visage couvert d'une belle barbe noire, et il avait fini par adopter une démarche, une attitude, un accent qui trahissaient, à s'y méprendre, l'origine britannique.

La seconde raison qui le portait à croire en l'inviolabilité de son incognito, était la solitude dans laquelle, depuis son crime, le comte Felipone, son père, avait toujours vécu, fuyant ses voisins et ne les recevant jamais.

Le jeune vicomte Andrea n'avait jamais fait une seule visite au chevalier de Lacy, pas plus qu'à la baronne de Kermadec.

Sir Williams entra donc la tête haute et le cœur bien calme dans la cour du Manoir.

— Monsieur le chevalier de Lacy? demanda-t-il au valet qui accourut au bruit du cheval et auquel il jeta la bride.

— Monsieur le chevalier n'est point encore rentré, répondit le valet; il a chassé un peu loin aujourd'hui; le rendez-vous était à deux kilomètres, au bois Redon, et sans doute que l'animal aura pris un grand parti, car nous n'avons pas entendu les troupes ni les chiens de toute la journée. Mais si monsieur veut l'attendre...

— Certainement, dit sir Williams, qui mit pied à terre et entra dans le Manoir du pas délibéré d'un homme mettant les deux pieds chez un ami.

Le valet conduisit sir Williams jusqu'à la salle à manger, que le vieux chevalier avait convertie en salon, en cabinet de travail, en musée cynégétique, en capharnaüm enfin, et dans laquelle il passait sa vie, les jours de pluie ou de froid, lorsqu'il gardait la maison.

Un grand feu de souches brûlait dans la cheminée, dont le manteau haut et large, surmonté des armés de Lacy, aurait pu abriter douze personnes; à deux pas du feu, le couvert du chevalier était dressé.

Il était une petite table supportant une vaisselle plate bosselée et aux armoiries effacées; un pâté entamé, deux macons de vieux vin et un de ces gobelet homériques où les fils des

croisés seuls peuvent boire encore, tant leur capacité est effrayante.

Sur les murs, on voyait des fusils supportés par des bois de cerfs, des couteaux de chasse suspendus ça et là, et le sol était couvert d'un gigantesque tapis formé de peaux de loup réunies ensemble.

Aux quatre angles de la salle étaient quatre portraits de famille, distraits de la grande galerie du manoir. C'était ceux de quatre marquis de Lacy, morts, à différentes époques, de blessures reçues à la chasse. Ces armes, ces portraits, ces dépouilles attestaient, comme on le voit, la passion cynégétique du chevalier, et sir Williams, en s'assoyant sans façon dans un grand fauteuil au coin du feu, calcula tout de suite le parti qu'il en pourrait tirer.

Quelques minutes s'écoulèrent; puis le son lointain d'une troupe, ralliant les chiens, se fit entendre, et peu après le pas de plusieurs chevaux résonna sur le pavé de la cour.

M. de Lacy rentrait avec son piqueur et ses deux valets de chiens.

Le piqueur portait, en travers de sa selle, un superbe sanglier qui avait été tué devant les chiens.

Le valet qui avait introduit sir Williams vint annoncer cette visite à son maître, et le chevalier, ne sachant à qui il avait affaire, mit pied à terre sur-le-champ et courut à la salle à manger.

Sir Williams vit entrer un homme de haute taille, et qui pouvait avoir soixante-cinq ans, mais fort, robuste, les épaules carrées, le jarret sec et nerveux, l'œil plein de jeunesse et le front presque sans rides sous ses cheveux blancs.

Il était vêtu d'un habit de chasse en velours vert, portait de grandes bottes à l'écuyère, un cor en bandoulière, et tenait à la main son fouet et une petite carabine d'argon.

— Monsieur lui dit sir Williams en se levant et allant à lui, avant de me nommer, car mon nom, je le crois, ne vous apprendrait rien de ma visite, laissez-moi vous remettre cette lettre du marquis Gontran, votre neveu.

— Vous connaissez Gontran? dit le chevalier avec vivacité.

— Je suis de ses amis, répondit modestement sir Williams.

— Alors vous êtes ici chez vous, monsieur, s'écria le chevalier avec rondeur, et je crois que nous pouvons remettre à plus tard, après souper par exemple, l'ouverture de cette lettre. Asseyez-vous donc, monsieur; les amis de mon neveu sont chez eux ici.

Sir Williams s'inclina.

— Jean: appela le chevalier, un couvert!

Et tandis qu'on lui obéissait, le vieux gentilhomme ajouta:

— Vous ferez un maigre souper ce soir, mon cher hôte, un souper de chasseur...

— Je suis disciple de saint Hubert comme vous, monsieur le chevalier, répondit sir Williams.

— Vous aimez la chasse?

— Avec passion, chevalier, comme un gentilhomme irlandais; car, ajouta sir Williams, me voici forcé, puisque vous n'avez point encore ouvert ma lettre d'introduction, de vous décliner mon nom... le baronnet sir Williams...

Le chevalier s'inclina.

— Or, poursuivit le baronnet, mon ami Gontran me recommande précisément à vous, monsieur, comme un disciple passionné de saint Hubert... et qui brûle de faire connaissance avec la vénérable bretonne.

— Mais, s'écria le chevalier joyeux, Gontran est une perle de neveu, en vérité, puisqu'il m'envoie un compagnon de chasse! Ainsi, monsieur, vous allez me rester?...

— Si ce n'est être trop indiscret.

— Allons donc! c'est moi qui serai l'indiscret en vous faisant partager un gîte aussi médiocre que le mien.

— Monsieur, dit sir Williams, je vous supplie maintenant d'ouvrir la lettre de Gontran.

— A quoi bon ?

— Oh ! j'y tiens, dit sir Williams, qui poursuivait son idée avec une froide ténacité.

— Si vous l'exigez, répondit le chevalier, je n'ai aucune objection à faire.

Et il ouvrit la lettre de Gontran.

Pandis qu'il la parcourait rapidement, sir Williams l'observait et se disait :

— Voilà réellement un bonhomme bien rond et dont je ferai tout ce que je voudrai.

— Comment ! dit le chevalier en se tournant vers lui, sa lecture terminée, vous êtes amoureux, monsieur ?

— Hélas ! soupira le baronnet en baissant les yeux.

— Mais, s'écria le vieillard, je n'y vois pas le moindre mal, moi, bien au contraire, et je vous trouve bien bon de soupirer.

Et il continua, en souriant :

— Voyez-vous, mon cher hôte, je ne vois qu'une chose en fait d'amour : il faut mener les femmes comme l'ennemi, à la façon des conquérants. J'ai été garde du corps, moi, et j'ai eu, tout comme vous, trente ans et la moustache noire... Eh bien ! morbleu ! j'en tirais parti, je vous jure...

Sir Williams se prit à sourire.

— Vous autres Français, dit-il, vous avez l'humour chevaleresque en amour, cela date des croisades... mais nous, Irlandais...

Ici, le baronnet crut devoir prendre une attitude penchée, méditative et un peu fatale d'un gentleman de la verte Erin, initié à la secte des lakistes, et passant ses jours à rêver sur les ponts en ruines et au bord des étangs.

Ce qui fit que le chevalier de Lacy demeura persuadé que son jeune visiteur était atteint sérieusement du mal d'amour, et qu'il était nécessaire d'apporter quelque soulagement à sa douleur.

Or, le premier de tous les remèdes à appliquer en pareil cas, c'est de parler de la femme aimée et absente, et d'orner de toutes les qualités qu'elle a ou qu'elle pourrait avoir.

Le valet de chambre apporta le potage, et M. de Lacy dit au baronnet :

— Voyons, mon cher hôte, mettez-vous à table, et nous allons voir un peu ce qu'il y a à faire pour vous guérir.

Sir Williams eut un assez beau sourire navré, auprès duquel le sourire d'Obermann était un vrai sourire.

— Je suis incurable ! murmura-t-il.

— Bah ! il n'est pas de maux sans remède. A propos, continua le vieux veneur en servant son hôte, savez-vous qu'elle est charmante ?

— Qui ? demanda sir Williams en tressaillant.

— La dame de vos pensées, parbleu !

— Vous la connaissez ?

— Sans l'avoir vue ; mais c'est la petite nièce de la baronne de Kermadec, ma vieille ami ; et je sais qu'elle est ravissante.

Ici, après avoir soupiré encore, sir Williams éprouva le besoin de ronger jusqu'aux oreilles.

— Et, poursuivit le chevalier, je la croyais hier aussi spirituelle que jolie.

— Elle l'est, murmura sir Williams.

— Hum ! dit le chevalier, j'en douterais volontiers, si elle n'est pas folle de vous. Sur l'honneur, mon cher hôte, vous êtes un charmant cavalier.

Sir Williams s'inclina.

— Hélas ! dit-il, elle ne m'aime pas.

— Qu'en savez-vous ?

— Je suis arrivé trop tard.

— Oh ! oh ! la place est occupée ? Eh bien ! il faut l'assiéger, parbleu ! Nous ne sommes pas gens à perdre la tête s'il faut faire un siège ; nous le ferons dans toutes les régions.

Comme le chevalier débitait cette fanfaronnade avec tout le sang-froid d'un vieux brave dont la tête est encore chaude,

sous ses cheveux blancs, le piqueur se montra sur le seuil de la salle à manger.

— Madame la baronne de Kermadec, dit-il, a sans doute affaire à M. le chevalier, car voici le petit Jonas qui arrive avec une lettre.

— Faites entrer Jonas, dit le chevalier.

Jonas, qui était venu au manoir, monté sur un cheval de ferme, fit son entrée dans la salle avec la dignité malicieuse d'un page apportant un message d'amour.

Il jeta un regard oblique et moqueur à sir Williams, et tenna sa lettre qu'il avait placée dans le fond de son chapeau à larges bords.

— Je crois qu'il y a une réponse, dit-il.

— Eh bien ! dit le chevalier avant de rompre le cachet de cire rouge portant l'écusson des Kermadec, va-t'en aux offices, fais-toi donner à souper et attend.

— Jonas enveloppa sir Williams d'un second coup d'œil plein d'ironie et s'esquiva.

Alors M. de Lacy ouvrit la lettre de la baronne, cette lettre où la douairière reprochait au chevalier la rareté de ses visites, lui exposait le caractère un peu romanesque de sa nièce et lui demandait d'organiser une chasse qui pût séduire un peu l'imagination d'une jeune fille peu faite à la monotonie de la vie de campagne.

— Voilà qui semble fait exprès et tombe à merveille ! dit-il en tendant la lettre à sir Williams.

Le baronnet la lut et devina presque mot pour mot, d'après elle, la conversation qui devait avoir eu lieu entre M. de Beaupréau, sa femme et la baronne, après son départ des Genêts.

Et comme la baronne n'en parlait point dans sa lettre, sir Williams jugea inutile d'apprendre au chevalier sa visite aux Genêts et la façon plus que romanesque dont il en était parti.

— Morbleu ! mon cher, dit M. de Lacy, il ne sera pas dit que mon neveu vous aura adressé à moi pour que je vous aide sans que j'y puisse parvenir. Cornes de cerf, monsieur, vous serez aimé !

— Monsieur... monsieur, balbutia sir Williams, qui feignit un grand embarras, au nom du ciel, ne me donnez point une espérance dont la non réalisation me tuerait.

— Voyons, parlons raison, fit le chevalier avec calme, et ne demandons point dans les nuages. Vous êtes riche ? ..

— Trop riche ! fit sir Williams avec un geste de dégoût. Peut-être m'aimerait-elle si j'étais pauvre...

— Bah ! murmura le chevalier en haussant les épaules, les hommes qui n'ont que ce défaut-là, d'être trop riches, rencontrent rarement des répugnances... Donc, vous êtes riche... vous êtes gentilhomme...

Sir Williams s'inclina.

— Et vous êtes assez beau garçon, pour tourner la tête à la femme la plus blasée qui soit au monde.

Sir Williams témoigna par un geste de l'embarras que ces éloges infligeaient à sa modestie.

— Or donc, reprit le chevalier, votre bilan établi, faisons un peu celui de la jeune fille que vous aimez... D'abord, mademoiselle de Beaupréau n'a pas le sou, ou à peu près.

— Qu'importe ! s'écria sir Williams d'un ton chevaleresque.

— A vous, r'ea, puisque vous l'aimez. Mais, enfin, raison de plus pour que vos deux cent mille livres de rente aient quelque influence sur son esprit.

— Ah ! fit le baronnet avec dédain.

— Tout beau ! mon hôte : la femme la plus désintéressée préférera toujours un château à une chaumière. La chaumière des amoureux, le grenier où l'on est bien à vingt ans, chansons que tout cela !

Sir Williams se tut.

— Je poursuis, dit le chevalier. Donc mademoiselle de Beaupréau n'a pas le sou, voilà qui est convenu. Ensuite elle est d'une noblesse... douteuse... douteuse est un mot poli, M. de



Rocambole à l'âge de douze ans.

Beaupréau est un petit gentilhomme veau du Comtat, il y a trente ou quarante ans, sans son ni maielle, sans protections, parlent à tout propos d'un sien oncle qui était chanoine, et je crois, le personnage le plus important de sa famille.

— Dans le Comtat, mon cher, au temps de la domination pontificale, on faisait ériger une ferme en duché, un pigeonnier en marquisat, une prairie en comté, et un simple fossé bordé de deux pommiers en baronnie. Pour six cents livres, on était duc, mais il suffisait de dix écus pour devenir baron.

Sir Williams se prit à sourire. Le gentilhomme breton continua :

— Donc, fortune et noblesse : néant ! Reste une jolie fille dont l'éducation est accomplie et qui a pour mère une sainte ; par conséquent, vous vous mésallierez bien un peu, mais vous aurez épousé la femme que vous aimez... C'est beaucoup !

— Ah ! monsieur, murmura sir Williams, que me dites-vous là ? Un tel rêve... un bonheur si grand...

— Tarare ! dit le chevalier. Si mademoiselle Hermine n'est pas folle de vous avant quinze jours, et si sa famille ne vous vient offrir sa main à deux genoux, je veux y perdre mon nom.

— Monsieur... vous me rendez fou...

— Très bien, l'exaltation est toujours une excellente chose en amour.

Et le chevalier continua froidement :

— Les jeunes filles ont l'esprit romanesque, elles aiment tout ce qui touche au mystère et sort des sentiers battus. Il est probable que si je vous conduisais vulgairement aux Genêts et que je vous présentasse tout simplement, mademoiselle Hermine, si elle a une amourette en tête, ne ferait pas grande attention à vous. Mais nous voici sur nos gardes, et l'occasion est

bonne... nous chasserons demain, mon cher hôte. J'ai mes plans.

Le chevalier sonna.

— Jean, dit-il, envoyez-moi mon piqueur.

Le piqueur arriva et se tint respectueusement debout devant son maître, sa casquette à la main.

— Maître Pornic, dit le chevalier, que penseriez-vous de ce vieux sanglier que nous avons déjà couru plusieurs fois sans jamais en revoir ?

— Le solitaire du bois Carreau ? dit le piqueur.

— Précisément, il faudra le détourner cette nuit.

— C'est une belle bête, murmura le piqueur avec admiration, qui doit avoir bien près de quinze ans, et peser quatre cents ; c'est une bête de chasse comme le roi n'en a pas.

— Eh bien ! nous la chasserons demain.

— Ce sera dommage de le tirer, poursuivit le piqueur ; mais si monsieur le chevalier veut le forcer, il faut qu'il envoie chercher les chiens de Kerloven, les nôtres sont las.

— J'écrirai au piqueur de madame de Sainte-Luce, dit le chevalier.

— Sans compter que nous en aurons bien une demi-douzaine de décousus.

— Tant pis ! Allez, maître Pornic.

Et le chevalier, congédiant le piqueur, dit à sir Williams :

— Un gentilhomme irlandais est brave, cela va sans dire.

— Je le crois, répondit le baronnet avec calme.

— Courez le moindre danger demain, serrez de près l'animal, et la petite vous aimera, acheva M. de Lacy.

— Je tuerai le sanglier à coups de couteau, répliqua froidement le baronnet.

— Bravo ! Alors elle est à vous.

Le chevalier se leva de table, s'approcha d'un bureau et écrivit la lettre suivante à madame Kermadec, dont il connaissait depuis longtemps la folle passion pour les romans de chevalerie et tout ce qui pouvait leur ressembler.

« Ma chère voisine,

« Merci d'abord de votre bon souvenir, bien qu'il soit enveloppé de durs reproches ; mais puisque j'ai des torts à réparer, je le veux faire sans retard.

« Je viens, en effet, de recevoir la visite du baronnet sir Williams, un gentilhomme accompli et grand chasseur, dont j'attendais l'assistance pour attaquer une superbe et terrible bête, un gibier de roi s'il en fut, le plus vieux solitaire de nos bois et qui m'a déjà tué plusieurs chiens.

« Nous l'attaquerons demain au bois Carreau ; il gagnera vraisemblablement le *Vallon des Cyprès* pour aller faire la tête au *Carrefour du Diable*, dans vos environs, par conséquent. Si vos hôtes veulent se joindre à nous et se trouver à la croix de pierre du bois Carreau, à dix heures du matin, je présenterai à votre romanesque petite-nièce le plus romanesque fils de la vieille Irlande. Je vous baise les mains et demeure à vos pieds.

« CHEVALIER DE LACY. »

Le chevalier passa sa lettre à sir Williams.

— Remarquez, dit-il, ce joli assemblage de noms : le *Vallon des Cyprès* et le *Carrefour du Diable*. Voilà déjà de quoi charmer l'esprit d'une jeune fille éprise de mystère.

Sir Williams soupira et se tut.

Le chevalier fit appeler Jonas.

Jonas reparut, la bouche pleine et le teint enluminé par un verre de cidre.

— Mon bonhomme, lui dit M. de Lacy, tu vas retourner aux Genêts.

— Ce soir ? demanda Jonas avec un air de piteux désappointement.

— Parbleu ! dit le chevalier, est-ce que tu as pour en route, la nuit ?

— Dans ! murmura le petit pâtre, il pourrait bien y avoir des revenants de çà et de là par les tringles.

— Eh bien, tu les prieras d'accompagner, répliqua le chevalier en riant. Mais, en attendant, remonte sur ton roussin. Il faut que ta maîtresse ait cette lettre ce soir. Voilà pour te donner du courage.

Le chevalier glissa cinq francs dans la main de l'enfant, et le congédia.

— A présent, mon cher hôte, dit-il à sir Williams, je ne vous attends plus et vous laissez libre d'aller prendre un peu de repos, afin que demain nous puissions chasser gaillardement et avancer vos affaires.

M. de Lacy sonna et donna des ordres pour que son hôte fût conduit à la chambre à coucher qu'on réservait, chez lui, aux étrangers.

— Cependant, dit-il au moment où le baronnet se levait et lui souhaitait le bonsoir, si vous n'êtes pas trop las, je vous montrerais volontiers mes écuries et mon chenil. Vous choisirez le cheval que vous désirez monter demain.

— Je suis prêt à vous suivre, dit le baronnet.

Et tous deux sortirent.

La cuisinière du Manoir faisait vis-à-vis à la salle à manger dont elle était séparée par un vaste vestibule ; la porte était grande ouverte, et sir Williams put percevoir les domestiques du château rangés et devisant autour de l'âtre.

En entendant les pas du chevalier dans le vestibule, un grand vieillard accroupi au coin du feu se leva et développa sa longue taille droite encore.

— Tiens, dit le chevalier, le fou est ici ?

— Oui, monsieur le chevalier, répondit un des valets, il a demandé à souper.

Le vieillard que l'on désignait sous le nom du fou s'approcha.

— Bonjour, monsieur, dit-il au chevalier.

Le chevalier tint un flambeau à la main ; la clarté de ce flambeau tomba d'aplomb sur le visage du vieillard, et à sa vue sir Williams tressaillit.

— C'est un pauvre diable, dit le chevalier se tournant vers son hôte, qui est idiot depuis trente ou quarante ans, et qui pourrait bien être contonnaire. Nul ne se souvient dans le pays de l'avoir vu autrement qu'il est. Moi-même, et j'ai la soixantaine, je l'ai toujours connu les cheveux blancs.

— Ah ! dit sir Williams d'un ton de parfaite indifférence.

— On l'appelle Jérôme, poursuivit le chevalier ; il a été longtemps au service de la comtesse Felipone et de son premier mari, le comte de Kergaz. Ce n'est qu'à la mort de la comtesse Felipone qu'il a quitté Kerloven, et n'y est jamais rentré. Depuis ce jour, il vit un peu comme un vagabond, mendiant et courant tantôt ici et tantôt là. On lui donne souvent l'hospitalité chez moi.

Et le chevalier, cette courte explication donnée, voulut passer outre ; mais la clarté du flambeau, changeant alors de direction, tomba sur le visage de sir Williams, et soudain le fou poussa un cri :

— Tiens ! dit-il, je te reconnais bien, va !

Sir Williams tressaillit encore.

— Oh ! dit le fou, se frappant le front, je ne me souviens pas bien, mais je me souviendrai... Je te connais ! tu es un méchant.

Et l'idiot montra le poing au gentleman, qui ressentit au fond de l'âme une vague terreur.

— Entendant les paroles du fou, le chevalier se prit à rire et haussa les épaules :

— Ne faites pas attention à ce pauvre diable, dit-il, il est fou et il croit reconnaître tout le monde.

— Oh ! non, non, murmura le vieil idiot avec colère, je suis fou, c'est vrai, mais je le connais...

— Soit, dit le chevalier ; bonsoir, Jérôme !

Et il prit le bras au baronnet et l'emmena. Mais le fou les suivit à distance en grommelant :

— Je le connais... je le connais... il ressemble à son père... C'est un méchant !

— Voilà un drôle plus heureux que moi, dit sir Williams d'un ton léger ; il trouve que je ressemble à mon père, preuve qu'il l'a connu, et il a en cela un avantage sur moi, car j'étais au berceau quand mon père est mort.

Le baronnet prononça ces mots d'un bout des lèvres, avec un accent de pitié railleuse, mais, au fond, il était tout troublé de l'apostrophe véhémement du vieillard ; on eût dit qu'il avait le pressentiment de quelque sinistre événement.

Ce fut sous le poids de cette bizarre appréhension que le baronnet accompagna son hôte dans cette visite du chenil et des écuries, que le chevalier avait coutume de faire tous les soirs ; et l'émotion qu'il en éprouvait le suivit jusque dans son lit et le tint éveillé une partie de la nuit.

Sir Williams avait une haute intelligence, et savait fort bien que les grandes catastrophes de la vie arrivent presque toujours par suite d'un événement de mince importance, et que rien n'est plus à craindre que ce qu'on nomme la pierre d'achoppement. Dans cet idiot, sir Williams voyait l'homme qui pouvait à un moment donné, le forcer à se trahir, à révéler le vieil homme, c'est-à-dire le vicomte Andréa, et cela dans un pays qui avait su le crime du père et les infâmes actions du fils ; car là, comme ailleurs, le jeune roué avait laissé une odieuse réputation de corrupteur.

Cependant, le baronnet n'était pas homme à se laisser longtemps dominer par un sentiment de crainte, et il eut bientôt pris son parti.

— S'il me gêne par trop, pensa-t-il, je m'en débarrasserai.

Et, sur cette réflexion consolante, il s'endormit, et ne s'éveilla qu'au point du jour, au moment où M. M. de Lacy entra dans sa chambre.

Le vieux gentilhomme était tout botté et éperonné selon son habitude, bien que le rendez-vous ne fût qu'à dix heures.

— Mon cher hôte, dit-il en entrant, et tandis que sir Williams se frottait encore les yeux et achevait de s'éveiller, je vous demande pardon de vous faire lever si matin ; mais nous avons besoin de partir de très bonne heure, car il m'est venu une bien belle idée.

— Vraiment ? demanda le baronnet.

— Vous allez en juger.

Le chevalier prit un air mystérieux et s'assit.

— Je dors peu, dit-il, c'est de mon âge. Je réfléchis beaucoup la nuit, et, depuis deux heures du matin, je médite la petite mise en scène de votre présentation.

— Très bien ! dit sir Williams. Et qu'elle est-elle ?

— Voici : nous disions hier, je crois, que le moyen le plus sûr de séduire une jeune fille à imagination exaltée était de lui apparaître environné d'un certain prestige romanesque, et nous avons déjà trouvé cette chasse au sanglier et cette scène dramatique de l'animal tué à coups de couteau...

— C'est vrai, chevalier, j'y suis tout disposé.

— Eh bien ! moi, poursuivit M. de Lacy, à force de représenter la scène telle qu'elle doit arriver, j'ai trouvé mieux encore.

— Oh ! oh ! voyons, chevalier.

— Il faut vous dire que le lieu du rendez-vous, le bois Carreau, renferme une sorte de trou formé par d'immenses blocs de roche taillés à pic, quelque chose comme un entonnoir gigantesque renversé.

— On y arrive par un étroit vallon, et on y atteint ensuite une sorte de cul-de-sac à muraille de granit, et où l'on ne trouve d'issue qu'en revenant sur ses pas.

— Or, voici à quoi j'ai songé : nous allons prendre la chasse au rebours ; au lieu d'attaquer la bête à dix heures du matin, nous l'attaquerons à huit. Elle délogera, gagnera la plaine, et, si nous la menons chaudement, elle reviendra précisément se faire battre dans le bois Carreau d'où elle sera partie. Alors, si

les chiens sont bien conduits, et j'ai un excellent piqueur, le sanglier suivra naturellement le vallon, arrivera au cul-de-sac et sera forcé de faire tête.

— Bon, dit sir Williams, mais je crois que ce programme était déjà arrêté hier.

— Avec cette différence, répondit le chevalier, que nous devions attendre dix heures du matin pour chasser, ne décompter qu'en présence de mademoiselle Hermine, et compter sur l'éventualité au lieu de forcer la main au hasard, comme nous allons le faire. Lorsqu'elle arrivera au rendez-vous, nous serons en pleine chasse, on entendra sans doute la voix des chiens dans le cul-de-sac, et le premier soin de mademoiselle Hermine et de ceux qui l'accompagneront sera de courir au bord des rochers qui le dominent, de façon à voir la mort. C'est alors, mon cher hôte, que vous pourrez apparaître, votre couteau de chasse à la main.

— Je comprends, chevalier, dit sir Williams, qui sauta sur-le-champ à bas du lit et s'habilla.

Dix minutes après, il était botté, éperonné, suivait M. de Lacy à la salle à manger, où la halte du matin était servie ; puis dans la cour du manoir, où piaffaient déjà leurs chevaux.

Le cheval de sir Williams était une vaillante bête pleine de feu, et, bien qu'il eût fait la veille une longue course, le baronnet avait résolu de le monter ce jour-là de préférence aux chevaux de M. de Lacy. Le chevalier avait dans ses écuries une petite jument limousine très douce, chassant très bien et qu'il montait quelquefois ; le matin même, au point du jour, il l'avait envoyée aux Genêts pour Hermine, afin qu'elle fut convenablement montée, car il n'y avait guère chez madame de Kermadec que des chevaux de labour ou de trait.

Au moment où M. de Lacy et sir Williams mettaient le pied à l'étrier, le vieux Jérôme, l'idiot de Kerloven, se montra dans la cour.

Le mendiant avait couché dans la grange, et il se disposait à continuer son chemin, car il allait à Saint-Malo à peu près tous les deux jours, demandant la charité à toutes et revenant le bissac plein.

Il aperçut Williams.

— Ah ! ah ! dit-il, tu es encore là, toi ?

Le baronnet tressaillit et éprouva un singulier malaise en revoyant le vieillard.

— Ah ! ah ! continua celui-ci, te voilà encore ? On ne te connaît donc pas ici ?

Et Jérôme regarda fixement sir Williams en ajoutant :

— Tu as été à Kerloven... tu es le fils de l'assassin !

Au moment où le vieillard parlait ainsi, M. de Lacy était auprès du baronnet.

— Que chantes-tu donc là, maraud ? s'écria le chevalier en levant sa cravache.

— Je sais ce que je dis, murmura l'idiot.

Et il s'en alla, répétant toujours :

— Je le reconnais bien, moi.

— Mon cher baronnet, dit M. de Lacy, je vous demande humblement pardon des paroles incohérentes de cet homme ; il est fou.

Sir Williams, bien que troublé au fond du cœur, était impassible de visage.

— Il doit être fou, en effet, dit le baronnet. Mon père, que je sache, n'a assassiné personne, et moi je n'ai jamais été à...

Sir Williams parut chercher le nom qu'avait prononcé l'idiot.

— A Kerloven, dit le chevalier.

— Qu'est-ce que Kerloven ?

— Kerloven est le château du comte Armand de Kergaz.

— Ah ! dit vivement le baronnet, je le connais !

— Vous le connaissez ?

— Oui ; il y a huit jours, je me suis battu avec un homme à qui il servait de témoin. Et maintenant, ajouta sir Williams, maintenant je comprends les paroles du fou... Il paraît que je

ressemble à un vaurien, au frère utérin du comte... au vicomte Andrea.

— Un misérable ! dit froidement le chevalier ; mais je ne l'ai jamais vu de près, et il me serait bien difficile de constater la ressemblance.

— Il paraît qu'elle est frappante, car j'ai été pris pour lui.

— En vérité ! et comment cela ? demanda M. de Lacy étonné.

— Je rentrais un soir chez moi, à Paris ; j'étais en tilbury. Un monsieur me croisa, dans un fiacre ; il me prit pour le vicomte Andrea, me suivit, pénétra violemment chez moi, m'insulta... toujours persuadé que j'étais le vicomte, et malgré mes dénégations les plus formelles.

— Mais, interrompit le chevalier, que lui avait donc fait le vicomte ?

— Je n'en sais rien. Toujours est-il que je fus obligé de lui demander raison, et que le comte de Kergaz, qui lui servit de témoin, constata lui-même cette ressemblance bizarre, tout en reconnaissant que j'avais les cheveux noirs, tandis que le vicomte les avait blancs.

— Et avez-vous tué votre adversaire ?

— Nullement. Je l'ai désarmé.

— Ma foi ! dit le chevalier, c'était là, je le crois, la meilleure preuve que vous puissiez donner de votre non identité avec le vicomte Andrea.

— Ah ça, demanda le baronnet d'un ton naïf, c'est donc un bien grand misérable ?

— Il chasse de race, répondit le chevalier. Son père avait assassiné le colonel de Kergaz pour épouser sa veuve ; puis il avait jeté à la mer, dit-on, le comte de Kergaz actuel, qui fut miraculeusement sauvé. Le fils à séduit et enlevé des filles honnêtes, perdu au jeu, assassiné celui qu'il avait dépouillé, il a fait mourir sa mère de chagrin, que sais-je ?

— Je suis assez marri, dit froidement le baronnet, de ressembler à une pareille canaille, et un tel drôle mériterait au moins le bûche.

— C'est mon avis, répondit le chevalier ; mais, en attendant, mon cher hôte, n'oublions pas que nous avons, nous aussi, une séduction à exercer aujourd'hui à cheval !

XLV

LA CHASSE

Retourmons aux Genêts.

Jonas avait fait diligence la veille.

Moitié par crainte des sorciers, moitié par zèle, il avait si bien talonné son cheval de ferme, que personne n'était encore couché aux Genêts lorsqu'il arriva.

Madame de Kermadec jouait au piquet avec M. de Beaupréau ; Thérèse et sa fille lisaient un chapitre de *l'Imitation* dans un coin du salon.

Jonas entra.

Le drôle était fier d'avoir traversé la bruyère et la traine sans rencontrer le moindre revenant ; et persuadé que les revenants avaient eu peur, il portait la tête haute et avait les pores d'un vrai pugo rendant compte à sa châtelaine d'un important message.

— Approchez ici, Jonas, dit la baronne, et dites-moi comment vous avez trouvé M. le chevalier ?

— M. le chevalier était à table, dit l'enfant. Il soupait avec le monsieur, — celui qui doit être le diable.

Un regard sévère de madame de Kermadec fit rentrer la langue de Jonas dans sa gorge, et il tendit silencieusement la lettre du chevalier.

Madame de Kermadec rompit le cachet armoiré et lut attentivement. Puis elle tendit la lettre à M. de Beaupréau.

Le chef de bureau manifesta une grande satisfaction.

— C'est cela, dit-il tout bas. C'est à merveille !

— Petite ! appela la baronne en se tournant vers Hermine,

qui n'avait pas même pris garde à la triomphante entrée de Jonas.

Hermine s'approcha.

— Monsieur le chevalier de Lacy, mon voisin, dit madame de Kermadec, vous invite, ma belle mignonne, à assister à une de ses chasses demain. Vous plaît-il d'y aller ?

— Comme vous voudrez, ma tante, répondit Hermine avec indifférence.

— Mais certainement, dit M. de Beaupréau, certainement nous irons. Cela me rappellera ma jeunesse et nos chasses du Comtat.

Beaupréau se vantait comme un dentiste. D'abord il n'avait jamais chassé, dans son indigente jeunesse ; ensuite il savait bien que ce pays doré du soleil et battu du mistral, qu'on nomme le comtat Venaissin, est dépourvu de tout gibier, et que les vieillards y racontent, les soirs d'hiver, de fantastiques légendes sur l'unique lièvre qu'on y ait jamais aperçu, il y a plusieurs centaines d'années.

— Le chevalier m'avise, belle mignonne, poursuit madame de Kermadec, de l'envoi qu'il vous fera demain de *Pierrette*, sa petite jument, une bête charmante et docile, qui sera toute fière de vous porter.

Mademoiselle de Beaupréau, comme toutes les jeunes filles dont l'imagination est un peu exaltée, devait accueillir avec une sorte d'empressement, malgré sa douleur, cette distraction tout aristocratique qui lui était offerte.

Hermine avait appris à monter à cheval ; mais elle n'avait jamais suivi dans le bois, à travers les taillis et les clairières, et sous le dôme verdoyant des grands chênes bretons, une meute ardente, à la poursuite d'un noble animal, et éblouie par les notes éclatantes du cor.

Elle avait souvent ouï parler, sans les voir jamais, de ces mille détails épisodiques, de ces accidents souvent prévus et non évités à dessein, qui remplissent une journée de laisser-courre.

Et malgré cette douleur morne et sombre qui était au fond de son cœur, Hermine tressaillit de joie à la pensée qu'elle verrait tout cela le lendemain, qu'elle se laisserait emporter sous la futaie par un cheval généreux.

— Il paraît, dit la baronne, tandis que l'imagination de sa petite-nièce trottait déjà par monts et par vaux, il paraît que M. de Lacy a un compagnon de chasse, le baronnet sir Williams.

Hermine tressaillit, mais elle ne répondit point.

Seulement, elle rentra chez elle toute pensive, en proie à une sorte d'hallucination févreuse.

Hermine aimait toujours Fernand ; mais elle l'aimait, comme on aime les morts, d'un amour sans espoir et sans issue. Fernand, indigne d'elle, était à jamais perdu pour elle. Elle voulait l'oublier, ou du moins essayer de vivre, de vivre, pour sa mère qui mourrait de sa propre mort, et lui faire croire qu'elle était guérie, ou, du moins, en voie de guérison.

La jeune fille dormit peu ; elle eut comme un pressentiment, bizarre que la journée du lendemain serait pour elle féconde en événements, en émotions, et que la présence de cet homme étrange qu'elle avait à peine entrevu pourrait avoir un poids dans sa destinée.

Sa mère, le lendemain matin, la trouva tout éveillée.

La pauvre Thérèse avait passé la nuit à prier avec ferveur, invoquant la protection du ciel pour son enfant et lui demandant de permettre qu'elle vint à aimer sir Williams et oubliât l'indigne Fernand. Madame de Beaupréau procéda à la toilette de sa fille avec ces soins, cette attention minutieuse, cette joie qui n'appartiennent qu'aux mères ; elle lui fit revêtir une amazone de drap vert, qui avait appartenu à madame de Kermadec, et que la baronne avait conservée comme un précieux souvenir de sa jeunesse.

Ce vêtement était aussi frais que s'il eût été fait de la veille, et comme la mode varie peu à propos de ces sortes de costumes, l'amazone paraissait avoir été faite pour Hermine elle-même,

tant elle seyait bien à sa taille élégante et souple. La jeune fille prit le bras de sa mère et descendit dans la cour des Genêts, où piaffait déjà la jolie bête que le galant chevalier mettait au service de la jeune écuyère.

M. de Lacy n'avait point fait les choses à demi ; en envoyant Pierrette à mademoiselle de Beaupréau, il avait également envoyé un de ses chevaux au chef de bureau. M. de Beaupréau était un de ces Gascons de l'est qui prétendent tout savoir et ne doutent de rien. Il s'étendait avec complaisance sur la chasse et l'équitation, et parlait à chaque instant de son orageuse jeunesse.

Or, M. de Beaupréau n'était pas menté à cheval dix fois en sa vie ; il était incapable de distinguer une bête de sang d'un courtaud, et ses exploits cynégétiques se bornaient à la mort d'un pierrot assassiné, il y avait plus de trente ans, sur la plus haute branche d'un mûrier de grande route.

Aussi il arracha un malin sourire à la vieille baronne de Kermadec qui, de sa croisée, assistait au départ d'Hermine, lorsqu'il se mit pesamment en selle, après avoir failli se croire d'église et monter au remontoir ni plus ni moins qu'un curé, c'est-à-dire du côté droit. Quand à Hermine, elle plaça son pied dans la main de maître Jonas et sauta lestement sur Pierrette.

Pierrette était une charmante pouliche, de la taille d'un cheval arabe, de robe gris pommelée, la tête petite et un peu carrée, le jarret sec, l'œil plein de feu.

Le cheval que M. de Lacy avait envoyé à M. de Beaupréau était un demi-sang irlandais bai brûlé, avec une étoile ou frant. Il se nommait *Éclair* et avait couru, avant de devenir cheval de chasse.

Le marquis Gontran de Lac en avait fait cadeau à son oncle l'année précédente.

Pierrette releva noblement la tête sous le poids de sa belle amazone, et comprit qu'elle serait dignement montée.

Éclair fit un mouvement d'impatience, et parut comprendre la sottise inexpérimentée de son cavalier.

— Mignonne, cria la baronne de Kermadec de sa fenêtre, vous avez réellement fort bel air à cheval. Bien, très bien, ma petite...

Le chef de bureau leva la tête et parut mendier le même compliment.

— Vous, monsieur mon neveu, dit la douairière, vous ressemblez fort à un procurer, et je vous engage à vous bien tenir. Vous n'avez pas l'air très solide.

Le pauvre M. de Beaupréau rongit jusqu'aux oreilles, et, derrière ses lunettes bleues, ses petits yeux gris flamboyèrent de courroux.

On partit.

— Jonas devait servir de guide au père et à la fille, et les conduire au rendez-vous à travers les méandres du bois. Le petit paysan avait pris ses habits des dimanches, sa veste bleue à boutons de cuivre, ses braves de toile fine, son chapeau à large bord garni d'un ruban de velours.

— Mais il avait ôté ses sabots pour courir plus vite, et il déta la travers la bruyère, pieds nus et plus rapide qu'un chevreuil.

Hermine rendit la main à la pouliche, qui prit le galop.

Quant à M. de Beaupréau, qui n'avait jamais enfourché que des bêtes vulgaires, il s'imagina qu'un demi-sang avait besoin de sentir l'éperon.

L'animal, indigné, bennit de douleur et de colère, bondit et se précipita à travers les halliers, semblable à un sanglier blessé.

M. de Beaupréau comprit que ce ne n'était pas le moment de la fierté : que mieux valait encore renoncer à toute prétention équestre et ne point se rompre les reins.

Il se crampona donc au pommeau de la selle et se laissa emporter à travers le bois, tandis que Jonas prenait un autre sentier qui conduisait directement au rendez-vous.

Hermine le suivait sans prendre garde à la course furieuse de M. de Beaupréau, qui, bientôt, disparut à ses yeux.

Tout à coup, Jonas s'arrêta.

— Les chiens ! dit-il, on entend les chiens !

Hermine prêta l'oreille à son tour, et, en effet, elle entendit à la distance d'un kilomètre, les aboiements de la meute qui donnait avec un admirable ensemble.

— Ils sont dans le vallon, poursuivit Jonas, qui se reprit à courir ; dans le vallon du bois Carreau !... Hardi ! hardi !

Comme tout paysan d'une contrée où la vénerie est en honneur, Jonas sentait son cœur bondir en écoutant les chiens et le son du cor.

Et, pris d'un bel enthousiasme, il se retourna vers Hermine trottant toujours derrière lui.

— Venez, venez ! dit-il ; nous allons à la voix des chiens. Nous verrons la mart.

Et Jonas s'élança comme un daim effarouché, et Pierrette fut contrainte de prendre le galop pour suivre le bouillant enfant, que les notes éclatantes d'une fanfare sonnée gaillardement commençaient à électriser.

XLVI

L'ALLALI

Il était environ dix heures du matin. C'était une belle matinée d'hiver comme en rêvent les chasseurs.

Le soleil faisait fondre le givre aux branches des arbres, le sol était gelé et retentissait sous le pied des chevaux, l'air était vif, sonore, et permettait de percevoir le moindre bruit à grande distance.

Jonas courait toujours sous la futaie ; le bonhomme avait oublié Hermine, qui continuait à le suivre ; il n'avait plus qu'une préoccupation, qu'une pensée, qu'un désir, qu'un but : assister à l'hallali.

Dans le pays de chasse, quand la trompe résonne, les laboureurs abandonnent leur charrue, les pâtres leurs troupeaux, les vigneronniers leur bêche ou leur serpe pour courir à la voix des chiens.

Courir à la voix des chiens signifie couper au plus court, en ligne droite, à travers bois, à travers champs, et se diriger vers la tête de la meute de façon à voir l'animal.

Pour les tireurs, c'est un moyen plus sûr et plus expéditif de tuer que d'attendre la chasse à ses passages différents et dans les retours forcés et périodiques de la bête courue, qu'on nomme *randonnées*.

Tout cela était nouveau pour Hermine, et cependant l'enthousiasme de Jonas le gagna. La trompe fit battre son cœur, les aboiements de la meute semblèrent lui prédire qu'un grand événement allait s'accomplir.

Elle oublia momentanément ses douleurs, son désespoir de la veille, sa mère, M. de Beaupréau que le bouillant Éclair continuait à emporter, et elle rendit la main à Pierrette frémissante d'ardeur, obéissant à cette fièvre subite que saint Hubert laisse tomber de sa trompe comme un souffle enthousiaste, par les belles journées de laisser-courre. Elle aussi, elle courait à la voix des chiens et ne suivait plus Jonas, qu'elle avait perdu de vue.

Jonas savait par cœur les bois environnants ; il avait assisté à tant de chasses à courre du chevalier, soit que le vieux gentilhomme suivit à cheval, sonnait de vigoureux *bien-aller*, soit qu'il se contentât d'appuyer, à pied, de la voix une couple de bassets à jambes torses.

Il avait donc une connaissance parfaite du pays, avait qu'une bête lancée en tel endroit venait se faire battre à tel autre, et il n'eut qu'à prêter l'oreille attentivement pour juger que le sanglier chancelamment poussé, et presque à vue, remontait le vallon encaissé par les rochers et viendrait faire tête dans le cul-de-sac.

Jonas courut donc tout droit devant lui, et mademoiselle de Beaupréau le suivit.

Le cul-de-sac s'ouvrait comme un entonnoir gigantesque au milieu d'une clairière. Les derniers grands arbres du bois en étaient distants d'environ cent mètres, et lorsque la jeune amazone atteignit la clairière, elle aperçut Jonas immobile sur le bord d'un précipice et criant avec enthousiasme :

— Tayaut ! tayaut ! hardi, mes petits chiens ! hardi !

Hermine poussa sa monture, rejoignit Jonas et s'arrêta à la même place.

Alors un spectacle grandiose et étrange lui apparut.

Le vallon était étroit, encaissé par deux murailles de roches granitiques, et il ne s'agrandissait qu'au cul-de-sac.

Mais là les roches avaient une telle élévation que l'escalade en était défendue à tout être vivant il fallait, pour en sortir, revenir sur ses pas.

Du point culminant où elle se trouvait, la jeune fille pouvait embrasser du regard toute l'étendue du vallon qui descendait jusqu'à la mer, dont on voyait dans le lointain la nappe bleue étinceler au soleil et se confondre avec l'azur du ciel.

De droite et de gauche, l'œil pouvait embrasser les pittoresques accidents de la terre bretonne, ses coteaux couverts de chênes et de bruyères roses, ses champs de genêts d'or et ses landes grises.

Au fond du vallon, un grand mouvement et un grand bruit se produisaient.

La chasse arrivait.

Ce fut d'abord l'animal que mademoiselle de Beaupréau vit sortir des broussailles et monter au galop vers le cul-de-sac.

Il avait le poil hérissé, l'œil sanglant ; il passait comme un boulet, en droite ligne, coupant avec ses boutoirs les baliveaux et les joncs qui gênaient sa marche.

Puis, derrière lui, à cent pas, arrivait la meute haletante, férose, hurlant de courroux et si pressée, si bien réunie, qu'on l'eût couverte d'un manteau bien qu'il y eût au moins dix-huit à vingt têtes.

Puis encore, derrière les chiens, Hermine aperçut un cavalier.

Il montait un cheval noir comme la nuit ; il le maniait avec une hardiesse inouïe, lui faisait franchir les rochers et les haies, et, la trompe à la bouche, il sonnait un bien-aller retentissant, qui parut plus harmonieux à la jeune fille que la plus gracieuse pes mélodies.

Ce cavalier paraissait jeune et plein de feu, Hermine reconut cet homme étrange entrevu la veille, et à qui, — du moins elle le croyait, — M. de Beaupréau devait la vie.

C'était sir Williams.

Hermine aimait toujours Fernand, et le baronnet lui était aussi indifférent que peut l'être un inconnu.

Pourtant son cœur battit d'une singulière et inexplicable émotion.

Suivant les prévisions de maître Jonas, le sanglier, aveugle, et furieux, vint se heurter aux parois des rochers et reconnu qu'il ne pouvait passer outre.

Alors il fit deux fois le tour du cul-de-sac, comme un ours ferait dans une fosse, cherchant une issue et ne la trouvant pas.

Et il prit son parti en brave : il fit tête aux chiens, qui arrivaient sur lui avec le téméraire et sanglant courage des races vaillantes.

M. de Lacy avait eu raison, la veille, lorsqu'il avait dit à sir Williams que l'animal qu'il chasserait le lendemain était une bête vraiment royale.

C'était un solitaire de la plus haute taille, maigre, allongé, haut sur jambes, d'un brun roussâtre avec une mâchoire énorme et les plus redoutables défenses qu'on pût voir.

Le nez de la fuite, il le comprit. Était passée pour lui, et il s'apprêta pour le combat.

Acculé contre les rochers, à demi accroupi et ramassé sur son arrière-train, il attendit, l'œil sanglant et la bouche béante, ses redoutables adversaires.

Les premiers chiens qui arrivèrent furent culbutés, foulés aux pieds, éventrés.

Alors les autres commencèrent à réfléchir, continuant à hurler, cherchant à coiffer l'animal, mais échappant par des bonds rapides à ses redoutables coups de boutoir. Ce fut en ce moment que sir Williams arriva.

Derrière lui galopait le piqueur de M. de Lacy.

Soit calcul, soit qu'il fût moins bien monté, M. de Lacy était demeuré en arrière et hors de vue.

Hermine, saisie par la grandeur poignante du spectacle, assistait immobile aux préludes de cette lutte terrible, dans laquelle sans doute l'homme allait intervenir.

En effet, sir Williams mit pied à terre, chargea sa carabine et fit feu... mais la balle effleura le sanglier et ne le renversa point.

Alors, jetant sa carabine, sir Williams continua à marcher vers le sanglier, sans autre arme que son couteau de chasse et son fouet.

Le baronnet marchait la tête haute, comme un conquérant ; et son habit de chasse rouge, selon la mode anglaise, le sauvait de l'aspect du lieu, les hurlements des chiens, les sourds grognements du sanglier l'attendant de pied ferme, tout semblait continuer à l'envelopper d'un prestige étrange.

Le cœur d'Hermine battait à se rompre, et cependant elle ne devinait point encore ce qui allait se passer.

Sir Williams marchait toujours.

Il écarta les chiens qui entouraient le sanglier, et dont quelques-uns déjà étaient déçousus, les frappant à grands coups de fouet, et il continua à s'avancer vers l'animal.

Alors Hermine comprit...

Elle comprit que cet homme téméraire jusqu'à la folie allait jouer sa vie pour le plaisir de la jouer...

Et elle frissonna et senti son sang abandonner ses veines pour refluer violemment à son cœur.

Derrière sir Williams, le piqueur avait embouché sa trompe et sonnait la mort. Autour du baronnet, les chiens hurlaient toujours.

Enfin, le sanglier lui-même, devinant qu'il allait avoir à lutter contre un plus noble ennemi, s'était débarrassé des deux chiens les plus acharnés, et, ramassé sur lui-même, comme un chat prêt à bondir, il attendait que sir Williams eût fait deux pas encore pour se ruer sur lui avec l'aveugle impétuosité de la bête fauve acculée en ses derniers retranchements.

En ce moment, le baronnet, qui cheminait lentement, leva la tête, vit Hermine et la salua, semblable à ces chevaliers du moyen âge qui, avant d'entrer en lice, cherchaient du regard la dame de leurs pensées.

Hermine crut qu'elle allait mourir, et elle se cramponna à sa selle pour ne point tomber.

Jonas battait des mains.

Ce qui se passa alors aux yeux épouvantés de la jeune fille, qui n'avait plus une goutte de sang dans les veines, fut une chose inouïe.

Elle vit sir Williams et le sanglier s'aborder, se confondre en une seule masse... Alors elle ferma les yeux, poussa un cri d'angoisse et se laissa tomber de sa selle, évanouie et mourante, dans les bras de Jonas qui la soutint et l'empêcha de rouler dans le précipice.

Et même temps, au cri d'effroi de la jeune fille, un sourd grognement, puis un cri de triomphe répondirent...

Avec une habileté merveilleuse, un sang-froid superbe, une rare intrépidité, sir Williams avait frappé le sanglier au défaut de l'épaule, et y avait enfoncé son couteau de chasse jusqu'à la garde.

Le sanglier était tombé foudroyé, et le vainqueur lui appuyait triomphant son pied sur la gorge, lorsque Hermine s'était évanouie...

Lorsque mademoiselle de Beaupréau revint à elle, elle était

couchée sur l'herbe, à quelques pas du théâtre du glorieux exploit de sir Williams.

Trois personnes étaient penchées sur elle : sir Williams, ému et pâle ; le chevalier de Lacy, qui venait d'arriver, et Jonas qui, à genoux, lui jetait au visage de l'eau qu'il était allé puiser à la source voisine dans le creux de sa main. Son évanouissement avait duré vingt minutes environ.

Il est une chose qui touchera toujours profondément le cœur d'une femme, c'est l'émotion que produira le péril qu'elle a couru ou le mal qu'elle a éprouvé chez l'homme demeuré impassible devant son propre péril, et qui a vu venir la mort en souriant.

Sir Williams avait attaqué l'horrible bête le front haut, l'œil plein de fierté, sans que son cœur battit plus vite, sans qu'un muscle de son visage tressaillit.

Et Hermine, qui avait pu apprécier cette froide et terrible bravoure, retrouvait, en rouvrant les yeux, ce même homme tremblant, pâle, la voix émue, à genoux devant elle et lui demandant pardon de l'avoir si fort épouvantée.

Certes, soit que le baronnet, toujours maître de lui, eût sagement médité son attitude, soit que, en effet, il fût encore sous cette impression nerveuse qui naît du péril, quand le péril vient d'être vaincu, il était comme transfiguré, et beau comme les femmes à la recherche de l'homme qu'elles espèrent, dans leur rêve, rencontrer et aimer. Pâle, l'œil en feu, les narines frémissantes, il passait sa main fine et blanche dans ses longs cheveux noirs.

Sa culotte de daim blanc était maculée par quelques gouttes du sang de sa victime, et un larg accroc fait à son habit témoignait qu'il s'en était fallu de bien peu que les redoutables boutons ne lui eussent fait une grave blessure. Mademoiselle de Beaupréau le regarda avec ce naïf enthousiasme que la femme accordera toujours à un homme brave, et elle éprouva une seconde fois l'influence de cette étrange fascination que sir Williams semblait exercer autour de lui.

— Mademoiselle, murmura le baronnet dont la voix tremblait, pardonnez-moi de vous avoir causé un si grand effroi par ma sottise conduite.

— Monsieur, balbutia-t-elle, c'est le danger que vous avez couru... Mais vous voilà sain et sauf... et...

La jeune fille rougit et n'acheva pas.

— Corbleu ! mon cher hôte, dit le chevalier de Lacy avec expansion, si vous chassez le sanglier souvent ainsi, je vous proclame le roi des veneurs britanniques.

Jonas grommelait tout bas.

— Je disais hier à madame la baronne que c'était le diable... Je soutiens mon idée... Ce ne peut être que lui...

On entendit alors un galop de cheval sous la futaie ; bientôt on vit déboucher dans la clairière M. de Beaupréau, toujours emporté par Eclair, et l'aspect piteux du digne chef de bureau rompit le charme plein d'émotion qui s'était emparé d'Hermine.

En effet, M. de Beaupréau, qui arrivait bride abattue, couché et cramponné sur sa selle, poussait des cris lamentables. Le bouillant Eclair l'avait emporté par monts et par vaux, à travers les haies, ses futaies, les broussailles, et il revenait ses vêtements en lambeaux, ayant cessé de songer à maîtriser le fougueux animal, et laissant flotter la bride sur son col. Le hasard seul ramenait Eclair en cet endroit.

Aux cris poussés par le chef de bureau, Jonas se dressa sur ses pieds, laissa échapper un éclat de rire, puis il s'élança à la rencontre du cheval, lui sauta à la bride et l'arrêta net.

Le noble animal hennit de colère sous la main de l'enfant qui l'avait saisi par les naseaux, se cabra à demi et rejeta son cavalier en arrière.

M. de Beaupréau roula sur l'herbe en jetant un dernier cri de terreur.

Mais il se releva presque aussitôt. Il ne s'était fait aucun mal,

Un éclat de rire du chevalier de Lacy, de sir Williams et d'Hermine elle-même l'accueillit.

— Ah ! mon cher voisin, dit le chevalier, vous n'êtes pas un cavalier consommé.

— Excusez-moi, répondit le Beaupréau encore pâle et tout défait, mais ce cheval a le diable au corps.

— Bah ! il est deux comme un agneau...

— Merci ! il a pris le mors aux dents.

— Vous l'avez donc éperonné ?

— Sans doute.

— Alors, dit le chevalier en riant, je comprends ; vous avez cru avoir affaire à un courtaud ou à un cheval de moulin.

Puis, comme M. de Lacy avait pitié de l'embarras du bonhomme, à jamais battu dans ses prétentions d'écuier, il changea de conversation ; et lui montrant le sanglier gisant dans une mare de sang, il lui conta les événements de la chasse.

— Ah ! dit le chef de bureau en regardant le baronnet avec admiration, c'est un beau coup cela, un très beau coup, par la sambleu !

Sir Williams affecta un maintien plein de réserve et de modestie, qui acheva de séduire Hermine.

— Monsieur le chevalier, dit alors Jonas qui venait d'attacher Eclair à un arbre, madame la baronne m'a donné ce matin une lettre pour vous.

— Voyons, dit M. de Lacy.

Jonas tira de la poche de sa veste le poulet de la baronne. Le chevalier rompit le sceau armoiré, parcourut d'abord la lettre des yeux, puis lut tout haut :

« Mon cher voisin,

« Invitation pour invitation.

« Vous avez prié mon neveu et ma petite-nièce à votre chasse.

« Très bien et merci de la galanterie.

« Permettez-moi, à mon tour, de vous prier à dîner.

« J'espère que vous m'amènerez votre hôte, le baronnet sir Williams ; et, en vous attendant, je vous abandonne mes deux mains.

« BARONNE DE KERMADEC. »

La douairière écrivait au chevalier de Lacy comme elle eût écrit cinquante années plus tôt, quand elle était fille d'honneur, à un abbé de cour ou à un mousquetaire.

Le chevalier regarda sir Williams :

— Eh bien ? lui demanda-t-il d'un air interrogateur.

Sir Williams, à son tour, regarda Hermine.

Hermine rougit et sembla lui dire :

— Acceptez !

— Allons ! dit le chevalier, en route, en ce cas ! Il y a encore loin d'ici aux Genêts, et il est déjà midi passé. La baronne dîne de bonne heure... Mon cher voisin, ajouta-t-il, je ne vous propose plus de monter Eclair ; mais je vais vous faire donner le cheval de mon plaisir, celui-là est assez lourd pour ne pas prendre le mors aux dents.

Le Beaupréau baissa la tête en homme résigné à sa honte.

Hermine remonta à cheval, et sir Williams lui tendit respectueusement le genou.

Puis, tandis que la jeune fille rassemblait sa bride, le baronnet se pencha à l'oreille du chef de bureau.

— Eh bien ! beau-père ? lui dit-il en souriant.

Le Beaupréau le regarda.

— Trouvez-vous que j'ai joué mon rôle en conscience ?

— Oui, oui, merveilleusement.

— Si votre fille n'avait pas douze millions de dot, croyez-le bien, ajouta le baronnet, je ne me serais pas risqué. J'ai joué ma vie.

— Vous êtes un brave ! murmura le Beaupréau avec enthousiasme.

On se mit en route.

Sir Williams rangea son cheval à côté de la pouliche d'Hermine.

Le chevalier de Lacy chevaucha auprès de M. de Beaupréau.

Le piqueur et les valets coupèrent les chiens, chargèrent le sanglier sur un mulet qui suivait la chasse, et prirent le chemin du Manoir.

Ce fut une course charmante à travers les bois que celle que firent le baronnet et la jeune fille galoppant côte à côte. L'âme désolée d'Hermine semblait faire silence en ce moment, elle écoutait la voix douce et mélancolique de sir Williams, qui lui parlait avec enthousiasme de la verte Erin, sa nébuleuse patrie, cette terre des martyrs qui marchent le front haut sous la persécution et tourment parfois leurs regards vers la France. Le baronnet disait son horreur de l'Angleterre et de la vie anglaise, l'ennui de sa vie errante, le rêve qu'il avait fait de se fixer en France, d'y chercher une compagne digne de lui et qui sait le comprendre.

Hermine l'écoutait rêveuse, et songeait à Fernand.

A Fernand à jamais perdu.

Et cependant elle l'écoutait.

L'homme qui s'exprime avec tristesse sur son isolement, et semble regretter un bonheur rêvé et irréalisable, inspirera toujours une vive sympathie à une femme, surtout s'il est jeune et beau comme l'était sir Williams.

Et puis, cet homme possédait si bien tous les charmes, toutes les rouries, toutes les ruses infernales de la séduction; il savait si bien faire vibrer, par un seul mot, la corde muette du cœur des femmes!

Certes, le vicomte Andrea ne s'était point vanté, le jour où, déguisé en don Juan de Marana, il avait mesuré Paris du regard en disant :

— Don Juan n'est pas mort... c'est moi.

Quand ils arrivèrent aux Genêts, Hermine était toute rêveuse, et madame de Beaupréau, qui attendait avec anxiété le retour de son enfant, crut lire sur son visage que sir Williams ne lui était déjà plus indifférent.

Et la pauvre mère tressaillit de joie, et elle enveloppa le baronnet d'un regard ardent de reconnaissance et qui semblait dire :

— Oh! sauvez, sauvez mon enfant!

En même temps, la vieille baronne de Kermadec donnait sa main à baiser à sir Williams, le mettait à table à côté d'elle et lui disait tout bas :

— Enfin, vous voilà raisonnable et non plus fou comme hier.

— Madame... balbutia-t-il, en feignant un grand embarras.

— Ohnt! elle vous aimera...

Le baronnet hochait tristement la tête.

— Fiez-vous-en à moi, dit-elle; je suis de bon conseil... je vous prends sous ma protection, et, vertueuse!

Vertueuse était un innocent juron par lequel la douairière avait coutume de traduire ses résolutions les plus irrévocables.

— Décidément, pensait le baronnet, j'ai pour moi la tante, le père et la mère, si la fille ne m'aime pas sous huit jours, c'est que je serai un niais, indigne de jamais pousser une dot de douze millions!

XLVII

CONFIDENCES

Nous sommes obligés, grâce à la multiplicité de nos personnages et à l'étendue du drame dont nous sommes l'historien, de changer de place souvent et d'abandonner un moment quelques-uns de nos héros pour retourner à ceux que nous avions délaissés momentanément.

Nous avons laissé Jeanne s'éveillant dans le petit castel de Bougival, promenant autour d'elle un regard étonné, cherchant à s'expliquer sa présence en ce lieu inconnu, et découvrant enfin, sur le guéridon placé au milieu de la chambre, cette lettre écrite par sir Williams, non signée comme celle de la veille, et

dans laquelle mademoiselle de Balder avait cru reconnaître l'esprit et la main d'Armand de Kergaz, lettre bizarre, étango, où aucun fait n'était articulé sans être enveloppé de réflexions sans nombre, où regardait, de la première à la dernière ligne, un ton mystérieux qui devait avoir fatalement une certaine influence sur une imagination de jeune fille.

Le mystère est l'agent le plus actif de l'amour.

Certes, il semble qu'un soupçon aurait dû venir à l'esprit de mademoiselle de Balder, qu'elle aurait pu penser qu'un autre que M. de Kergaz était le *deus ex machina* de cet étrange drame où elle avait le premier rôle.

Mais Jeanne aimait Armand, et pour ceux qui aiment, tout événement paraît avoir pour cause ou pour point de départ l'objet aimé. Ensuite, si excentrique, si bizarre que fût sa conduite, comment n'aurait-elle pas cru que l'auteur de ces deux lettres et M. de Kergaz ne faisaient qu'un, alors que, la veille, elle avait entendu ce dernier chuchoter avec Bastien et prononcer les mots de "mauvaise affaire," faisant ainsi allusion au duel du lendemain.

Tout cela semblait si naturel, que Jeanne ne douta point un seul instant, et se contenta de laisser son esprit s'abandonner aux plus bizarres conjectures, sans pour cela soupçonner la non-identité d'Armand et de celui qui lui écrivait. Ensuite, à la pensée de sa discrétion à elle dépendait peut-être la vie d'Armand, elle se promit de ne point chercher à sonder tous ces mystères, et elle se contenta d'examiner attentivement le lieu où elle se trouvait. Nous l'avons dit, rien de plus coquet, de plus élégamment joli que cette chambre à coucher qu'une fée semblait avoir meublée et décorée pour l'habiter elle-même. Ce n'était peut-être pas, dans son ensemble, assez sévère pour une duchesse de l'austère faubourg Saint-Germain; ce n'était pas non plus la demeure de l'une de ces folles créatures du monde galant, que l'or de la finance va chercher dans les coulisses des théâtres de vaudeville pour leur construire des palais.

On aurait dit le boudoir d'une de ces femmes que le talent a fait indépendantes en leur donnant le cœur et les hautes aspirations de l'homme, et qui veulent rester femmes dans leur vie privée.

Jeanne, la pauvre fille d'un officier sans fortune, n'avait jamais rêvé de semblables coquetteries, et elle demeura éblouie. Et puis, comme tout cela venait de l'homme aimé, de celui dont elle porterait le nom, elle éprouva une joie d'enfant et sentit son cœur battre de reconnaissance de l'amour; et puis encore, elle voulut voir jusqu'où s'étendaient ses domaines, c'est-à-dire cette maison qui appartenait déjà à la future comtesse de Kergaz.

Elle ouvrit la première porte qu'elle vit devant elle, et se trouva dans un grand salon dont les murs étaient tendus d'une magnifique tapisserie des Gobelins. Un guéridon placé au milieu supportait des albums, des gravures, un journal de mode, une gazette de femmes. En face de la cheminée était un piano.

Jeanne traversa le salon, dont les portes étaient ouvertes, et se trouva dans un petit vestibule dallé en marbre, aux murs peints à fresques, encombré de caisses de fleurs exotiques et d'arbustes rares.

Dans ce vestibule, couché sur une banquette, un grand laquais chamarré qui dormait s'éveilla au bruit des pas de jeune fille, et, se levant, se tint respectueusement devant elle en disant :

— Mademoiselle désire-t-elle sa femme de chambre?

Et, sans attendre de réponse, le valet appela :

— Mariette! Mariette!

Une jolie soubrette, comme on n'en voit plus guère qu'à la Comédie française, accourut et salua la jeune fille.

Puis, derrière la soubrette, arrivèrent successivement une femme de charge entre deux âges et un groom, c'était là le domestique mis aux ordres de Jeanne.

— Si mademoiselle veut me suivre dans son cabinet de toi-

IMPRIMERIE
DU
SYNDICAT MONT-ROYAL
968 RUE ONTARIO
MONTREAL

Circulaires,
Tetes de comptes,
Tetes de lettres,
Cartes d'affaires,
Pamphlets
Calendriers, etc, etc.,

❧ Ouvrages de Couleur et de Luxe ❧

▲ des prix tres moderes

Les ordres recus par telephone ou par la poste recevront la plus grande attention.

Imprimerie du Syndicat Mont-Royal

968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

TELEPHONE BELL 6256.